



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 90.

MERCREDI, 30 Mars 1808

EXTÉRIEUR. ETATS-UNIS D'AMERIQUE.

New-York, le 30 janvier.

UNE lettre de Washington, en date du samedi 23, annonce que des membres des deux chambres du Congrès, au nombre de 90, se sont assemblés en réunion particulière pour délibérer sur l'élection prochaine du président des Etats-Unis. M. Madison a obtenu, dans cette réunion, 83 voix pour la présidence; M. Monroe 3, et M. Clinton autant. M. Clinton a eu cependant l'unanimité pour la vice-présidence.

— M. Wilkinson qui a dénoncé la conspiration du colonel Burr, est maintenant en jugement lui-même, comme prévenu d'avoir été l'agent du gouvernement espagnol.

On fait dans tous nos ports les plus grands préparatifs de guerre et de défense.

— L'envoyé anglais, M. Rose, a proposé, avant d'entrer dans aucune espèce de négociation, qu'on rapportât le décret d'embargo mis sur les bâtimens anglais; cette proposition a été rejetée avec indignation par le président des Etats-Unis. La guerre avec l'Angleterre paraît aujourd'hui inévitable. (Journal de l'Empire.)

HONGRIE.

Semlin, le 6 mars.

Le 27 du mois dernier, vers minuit, on a ressenti dans cette ville, ainsi qu'à Belgrade, trois secousses assez fortes de tremblement de terre; elles n'ont heureusement causé aucun dommage. (Journal de l'Empire.)

ALLEMAGNE.

Hall, le 16 mars.

On vient d'annoncer la reprise des cours de notre université pour le semestre d'été. Cet établissement célèbre est encore, malgré ses pertes, dans une assez belle situation; et quoique le nombre des professeurs soit diminué, on se flatte d'avoir environ trois cents étudiants. Il paraît que la juridiction privilégiée, dont jouissaient les Académies, va être supprimée dans toutes les Universités du royaume de Westphalie, et que les professeurs et les étudiants seront soumis à la compétence des juges ordinaires; ce qui mettra fin à de nombreux abus. (Publiciste.)

BAVIÈRE.

Munich, le 20 mars.

L'ambassade extraordinaire, envoyée près de notre cour par le roi de Wurtemberg, est arrivée dans cette capitale, où on lui a fait le plus brillant accueil.

— Tout annonce que la nouvelle organisation de la Bavière est sur le point de s'effectuer. Notre ministère s'en occupe avec activité, et l'on assure que ce grand travail ne tardera pas à être achevé. Nous rapporterons une partie des bruits qui circulent à ce sujet, sans prétendre en aucune manière les garantir. On prétend que cette organisation sera calquée en partie sur celle qui a été adoptée pour le royaume de Westphalie, et qui y est actuellement en vigueur. On adoptera, entr'autres, le système d'une représentation nationale, en supprimant les Etats provinciaux dans les pays où il en existe. Le plus grand nombre des représentans sera choisi dans la classe des propriétaires; il y en aura un certain nombre de pris parmi les savans, les artistes, les négocians et les fabricans. L'administration et la justice seront établies dans tout le royaume sur un pied uniforme; la première sera exercée par un seul fonctionnaire, ayant sous lui des agens subordonnés; la justice, entièrement séparée de l'administration, sera confiée à des collèges, comme elle l'a été jusqu'à présent. La noblesse sera maintenue dans tous ses droits honorifiques, et conservera quelques-uns de ses droits réels, tels que la juridiction patrimoniale; elle perdra ses privilèges exclusifs, entr'autres le droit de ne point comparaitre devant les juridictions ordinaires, l'exemption des impositions et charges

publiques, etc. Enfin, le Code Napoléon sera introduit comme loi civile, avec quelques modifications demandées par nos usages et par l'habitude des anciennes lois bavarroises.

— Le ci-devant électeur de Treves se trouve encore dans notre ville. Il est entièrement rétabli de la maladie grave qu'il a éprouvée cet hiver. On annonce qu'il se rendra, le mois prochain, au château qu'il possède dans l'Algaw.

— On est actuellement occupé d'une nouvelle division territoriale du Tyrol et de quelques autres changemens dans cette province. On se propose cependant de les effectuer, sans que la constitution du pays en éprouve d'atteintes. Il paraît qu'on se propose de convoquer, pour le mois de mai ou de juin, une diète générale, à l'approbation de laquelle on soumettra quelques-uns des nouveaux plans.

— On parle de la prochaine conclusion d'un traité de commerce entre notre cour et quelques cantons de la Suisse-Orientale. Ce traité serait sur-tout très-avantageux pour le Woralberg et plusieurs districts de la Haute-Souabe, et peut-être même pour une partie du Tyrol. (Publiciste.)

— D'après les dernières nouvelles de Venise, la croisière anglaise qui était devant ce port s'en est éloignée. Sa présence au reste n'a pas empêché les petites barques d'apporter des ports de l'Istrie, de Manfredonia, d'Ancone, etc., des chargemens d'huile, de laine, de fruits secs, etc.

— M. de Goerlitz est arrivé avec sa suite à Munich; il aura au premier jour une audience solennelle, pour faire la demande de la princesse de Bavière, pour le prince royal de Wurtemberg. (Courier de l'Europe.)

Ulm, le 21 mars.

Tout le commerce de l'Allemagne méridionale se ressent du nouveau système des douanes adopté et mis en vigueur par le gouvernement bavarrois depuis le 1^{er} janvier 1808. Ce gouvernement avait déjà publié en 1806 une organisation provisoire des douanes pour la Bavière, Neubourg, le Haut-Palatinat, Sulzbach et Leuthenberg. Le système établi par cette organisation était basé sur les principes d'une liberté illimitée de commerce, en vertu de laquelle l'importation de toutes les marchandises étrangères, à l'exception des sels, était permise, moyennant un droit peu considérable, et l'exportation était entièrement libre. Le transit était favorisé et assujéti à une contribution assez insignifiante. Une seconde organisation des douanes parut en 1804; elle ne s'étendait qu'aux anciennes provinces, et était, quant aux principes, presque en toutes ses dispositions, conforme à la première; mais, pour augmenter les revenus de l'Etat, on avait fixé alors des droits plus considérables; le droit de consommation, entr'autres, fut particulièrement augmenté; le droit d'exportation le fut aussi. On introduisit en même temps plusieurs nouveaux droits, et on prononça des peines plus fortes contre la fraude. Les nouvelles provinces bavarroises ne furent point assujéties à cette organisation, à l'exception néanmoins de la principauté de Passau qui fut, en 1806, enclavée dans la ligne des douanes bavarroises. Les possessions en Franconie et en Souabe, ainsi que le Tyrol, en restaient exclues. On trouva bientôt que ce système était défectueux, qu'il entravait le commerce dans l'intérieur, et qu'il établissait des dispositions particulières pour quelques provinces auxquelles quelques-unes des provinces voisines devinrent, sous de certains rapports, tout-à-fait étrangères. Les commerçans du Tyrol réclamèrent particulièrement contre cet ordre de choses. Le gouvernement, après avoir consulté une commission d'administrateurs et de négocians éclairés, fit rédiger en 1807 la nouvelle organisation, publiée par un rescrit du roi. Elle diffère de toutes celles précédemment introduites, en ce qu'elle est obligatoire pour tout le royaume. Elle supprime tous les droits anciens perçus pour le compte des caisses royales, en exceptant seulement ceux sur les vins, l'eau-de-vie et les autres boissons. Elle déclare passibles des nouveaux droits établis, tous les objets portés au tarif, qui passent la ligne des douanes. Le droit principal est celui de consommation, fixé à trois florins par quintal. Le droit d'exportation et le droit de transit ont été diminués; le premier n'est que de trois kreutzers par quintal, et le second que d'un kreutzer par

quintal. Il n'existe plus aucune différence relativement aux marchandises introduites, quant à leur destination future; il faut en acquitter le droit de consommation, soit qu'elles restent dans le pays, soit qu'elles ne puissent pas y être vendues. (Publiciste.)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 24 mars.

Nous éprouvons ici un vent d'est et un froid vif et soutenu depuis quinze jours. Nous sommes encore, à proprement parler, dans toutes les rigueurs de l'hiver.

— Le prince Dolgoroucki, ambassadeur de Russie près notre cour, est attendu de jour en jour. (Journal du Commerce.)

SUISSE.

Berne, le 17 mars.

Tous les étrangers qui vont visiter la ferme d'Hofwil, située près de Berne, et appartenant à M. Fellemborg, sont persuadés que cet habile agriculteur a dépassé de beaucoup son siècle, dans la science et la pratique de l'économie rurale. Depuis huit ans qu'il exploite son domaine, il en a porté le revenu au quintuple, et il est convaincu qu'il parviendra à le décupler. Cette espérance ne paraît nullement chimérique à ceux qui savent que M. Fellemborg a porté l'économie du tems, de la main-d'œuvre et des semences à un degré inconnu avant lui. Au moyen des machines qu'il a inventées ou perfectionnées, il fait faire, par un homme et un enfant, dans une journée, un travail qu'ailleurs on ne fait pas en même tems avec douze personnes et dix-huit chevaux. Dans d'autres circonstances, le travail de quatre-vingts personnes se trouve fait par un homme, un enfant et un cheval. Le travail du bûchage, qui autrefois lui coûtait 6 liv. 15 sols par arpent, ne lui coûte plus que 1 liv. 10 sols. Ses semoirs lui valent une épargne de deux tiers avant qu'il en eût entrepris la culture. Le sac de blé qu'il recueille pèse communément seize lb. de plus qu'autrefois; la paille en est meilleure et mieux fournie. Il serait facile de citer beaucoup de traits comparatifs en faveur de sa méthode. Mais un avantage qu'on ne peut passer sous silence, c'est que les machines qu'emploie M. Fellemborg fatiguent beaucoup moins les forces physiques du laboureur, et mettent plus souvent ses facultés intellectuelles à contribution; d'où résulteront, pour cette classe d'hommes, des habitudes d'ordre, de prévoyance et de combinaisons, qui tourneront à leur profit. (Gazette de France.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 29 mars.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 20 novembre 1807, sur la demande des mariés Louis Barbellion et Magdeleine Jolly, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Romorantin, département de Loir-et-Cher, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Virgin Durant, parti pour le service militaire, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis le 19 vendémiaire an 7.

Par jugement du 6 décembre 1807, sur la demande de Jacques-Antoine Spol, marchand fourbisseur à Metz, et Marie-Flore Juzan Delatour, son épouse.

Le tribunal de première instance à Metz, département de la Moselle, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Charles Juzan Delatour.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Bruxelles, du 27 mars.

64. 16. 55. 30. 32.

MÉLANGES. — HISTOIRE. — VOYAGES.

Fragments d'une correspondance inédite d'un Français qui a résidé aux Etats-Unis depuis 1795 jusqu'en 1805.

DUTHÉÂTRE AMÉRICAIN (Extrait de la Bibliothèque américaine, N° 8). (1)

Les institutions que les richesses et le luxe amènent à leur suite, et qui tendent à polir et à corrompre les peuples, n'ont point été introduites dans la Nouvelle-Angleterre sans une vigoureuse opposition. Long-temps les Bostoniens soupirent après un théâtre, sans oser enfreindre une ancienne loi qui défendait les divertissemens profanes. Ce ne fut que par degrés qu'ils parvinrent à élever la salle de spectacle qu'on voit maintenant dans la rue Fédérale. D'abord ils se contentèrent d'éluder la loi. Un acteur anglais, nommé Powel, s'établit dans un bâtiment assez vaste, situé au bout d'une allée obscure, *Board Alley*, qui communique à l'une des extrémités de la place Franklin, et donna au public des monologues qu'on peut comparer à ces pièces de la foire où un seul personnage remplit la scène. Les monologues de Powel, sous le nom de lectures, attirèrent la foule. Bientôt, enhardi par les suffrages du public et l'espoir de l'impunité, il fit venir des acteurs et joua, sans décoration, les pièces les plus estimées en Angleterre. Ce fut alors une ivresse générale. On voulut à toute force un théâtre régulier, et l'on s'adressa, pour cet effet, au corps législatif. La lutte entre les innovateurs et les partisans des anciens usages fut longue et violente. Les derniers succombèrent enfin, et le théâtre de la rue Fédérale fut construit sans opposition. Il serait difficile d'imaginer avec quel empressement, ou plutôt avec quelle fureur les Bostoniens se portèrent aux premières représentations. L'enthousiasme devint général. Tous les acteurs, depuis les rois jusqu'aux plus humbles confidens, étaient reçus au bruit des applaudissemens les plus vifs. Ce fut alors vraiment l'âge d'or du théâtre anglo-américain. L'enthousiasme cessa avec la nouveauté. Cependant l'habitude des spectacles est devenue un besoin, et Boston entretient, pendant huit mois de l'année, une troupe qui joue la comédie, la tragédie et l'opéra.

Les Américains n'ont point de théâtre national. On représente devant eux des poèmes dramatiques, composés dans un autre pays pour d'autres hommes. Ils ne retrouvent dans ces drames, ni la peinture des mœurs américaines, ni les opinions et les sentimens qu'il leur conviendrait de voir et d'adopter. Ils y puisent des idées et des maximes contraires à l'état de leur société, et se moulent insensiblement sur les modèles qu'on leur présente. C'est ainsi que les vices et les manières de Londres se trouvent transplantés dans les Etats-Unis, et que les Américains restent encore, par le fait, sous l'influence morale de leur ancienne métropole.

Les acteurs, actrices et autres objets scéniques forment un article considérable dans la balance du commerce entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Il arrive chaque année de nombreuses caravanes de comédiens attirés par l'espérance de faire fortune. Ils n'apportent trop souvent avec eux, pour toute propriété, que l'habitude de l'intempérance et des mauvaises mœurs. Cependant ils sont reçus à bras ouverts et admirés par les jeunes citoyens qui copient servilement leurs manières, s'imaginant par-là mériter la réputation de personnes distinguées et de gens du bon ton.

J'ai vu peu de bons acteurs en Amérique : les seuls qui méritent d'être cités sont MM. Hodgkinson, Chalmer et Cooper. Ce dernier a été, depuis peu, rappelé à Londres, où il a débuté avec éclat dans le rôle de Lothario, principal personnage d'une tragédie de Rowe, intitulée : *Calisto, or the Fair Penitent*. Mesdames Whitlock et Johnson tiennent le premier rang parmi les actrices les plus distinguées. La première appartient à la célèbre famille Kemble. Elle a plusieurs traits de ressemblance avec sa sœur, M^{lle} Siddons, et jouit, dans ce pays-ci, d'une considération qu'elle mérite par ses talens et son amabilité.

Un comédien anglais ne s'attache point à exceller dans une seule partie de son art. Il embrasse tous les rôles, depuis les rois jusqu'aux bouffons ; il est sur-tout ambitieux d'acquiescer la réputation

d'acteur universel, *a general actor*. Il arrivait souvent à Garrick de représenter, dans la même soirée, un personnage héroïque et un rôle du plus bas comique. Cette prétention empêche un acteur de se perfectionner dans aucun genre, et le retient toute sa vie au-dessous de la médiocrité. Le célèbre Garrick ne peut être cité que comme exception.

Les pièces anglaises ne sauraient plaire à une personne accoutumée aux bienséances d'un théâtre régulier. Les Anglais n'ont pas un seul auteur comique qu'ils puissent opposer, je ne dirai pas à Molière, la comparaison serait un blasphème ; mais pas même à nos poètes dramatiques du troisième ordre. Leurs comédies sont presque toutes remplies d'incidens romanesques et d'une double intrigue qui divise l'attention et fatigue l'esprit du spectateur. Il faut que l'écrivain couvra sa palette de couleurs tranchantes, et se fasse une étude d'outrer la nature. Cibber, qui traduisit ou plutôt imita le *Tartuffe* dans la comédie du *Non Juror*, trouvait de la faiblesse dans le caractère de l'Imposteur ; et Fielding fut obligé, pour satisfaire le public, de changer les traits de l'Avare. Les pièces de Congreve ne sont que des dialogues où l'esprit de l'auteur est toujours en débauche, où chaque idée se présente sous une forme épigrammatique ; du reste, dépourvues d'intérêt et de vraisemblance. *The School for Scandal*, l'Ecole de la Médisance, ouvrage de M. Sheridan, membre du parlement, est regardé comme le chef-d'œuvre du théâtre anglais. Cette comédie étincelle d'esprit, et ne manque ni d'intérêt ni de naturel ; mais les bienséances n'y sont pas assez respectées. La scène dans le sujet de laquelle l'auteur a puisé le titre de sa pièce, n'est que l'imitation d'une scène du *Misanthrope*. C'est en comparant ces deux morceaux qu'on peut juger de l'immense supériorité de l'auteur français. Dans la comédie anglaise, la scène de la médisance est un véritable hors-d'œuvre, et n'a aucun rapport avec le fonds de la pièce ; dans le *Misanthrope*, au contraire, cette même scène fait ressortir les principaux caractères, sur-tout celui de la Coquette, qu'il était nécessaire de bien développer, afin de rendre le dénouement plus naturel et plus vraisemblable. Les Anglais instruits avouent, non sans répugnance, que tous les efforts de leurs poètes comiques, pour approcher de la perfection des poètes français, ont été infructueux ; mais ils prétendent l'emporter dans la tragédie, et ils opposent Shakespeare à Corneille et à Racine avec une assurance qu'on peut, sans injustice, taxer de présomption (2).

Les Américains, instruits dès l'enfance à regarder les préjugés littéraires de leurs anciens maîtres comme des principes qu'il n'est plus permis de discuter, croient fermement que Shakespeare est le plus grand génie qui ait jamais existé. Ce poète est devenu pour eux une espèce de divinité domestique dont il est dangereux de censurer le culte et d'attaquer les autels. Cet aveugle enthousiasme empêche les meilleurs esprits d'apprécier les nombreux défauts qui défigurent ses pièces les plus vantées. C'est en vain qu'un étranger reconnaît que Shakespeare était doué d'un talent supérieur, et que ses ouvrages sont semés de beautés sublimes qui lui assurent un rang distingué parmi les grands écrivains. Cela ne suffit pas. Il faut pour contenter ses adorateurs convenir avec eux qu'il surpasse tous les poètes anciens et modernes. Cette admiration exclusive, cette monstrueuse idolâtrie a corrompu le goût des Anglais, et par contre-coup celui des Américains. Les littérateurs de ces deux nations considèrent les trois unités et les lois de la vraisemblance dramatique comme des entraves ridicules qui n'ont servi qu'à reculer les progrès de l'art et à retenir les élans du génie. Il n'est donc pas étonnant que Londres et Philadelphie aient reçu avec transport les drames lamentables imités de l'Allemagne, productions informes que réprouvent également le goût, la décence et les mœurs.

Je ne partage point l'opinion de certaines personnes qui, n'ayant qu'une légère connaissance de la littérature britannique, affirment dogmatiquement que les Anglais ne savent pas faire un livre. J'ai souvent entendu des littérateurs français, d'ailleurs estimables, avancer cette étrange assertion qui ne mérite pas d'être réfutée. Loin de calculer le mérite d'un auteur par le degré de latitude sous lequel il a pris naissance, je considère les grands-hommes comme membres d'une même famille, et appartenant en commun à tout le genre humain. Homère, Virgile, Milton, le Tasse, Corneille font également mes délices. J'aime à suivre Shakespeare jusque dans les écarts de son imagination brillante et désordonnée. Je contemple avec étonnement les

efforts vigoureux de ce génie, qui imprima une sorte de grandeur aux conceptions les plus bizarres, et dont les productions peuvent être comparées à ces monumens gothiques que nous admirons, malgré leurs défauts, et qui semblent posés pour l'éternité.

On a cherché, pendant quelque tems, à naturaliser en France le culte de Shakespeare. Le bon sens de la nation a repoussé tous les efforts qui ont été faits pour parvenir à ce but. Quant à moi, l'on me ramènerait vingt fois aux Carrières, avant de me faire avouer que le tragique anglais approche en aucune manière de notre tendre Racine et de notre grand Corneille. **STATE**

Si, dans les lettres et les arts, les Français ont été jusqu'ici supérieurs à leurs voisins, c'est que chez nous, le sentiment des personnes éclairées et réfléchies, forme à la longue le sentiment général ; au lieu qu'en Angleterre, l'opinion des gens instruits se fait devant l'opinion d'une populace ignorante et stupide. Le sort d'un ouvrage dramatique y dépend du caprice des habitudes des galeries, partie la plus élevée du théâtre, et rendez-vous ordinaire d'une foule de matelots ivres et d'artisans grossiers. Les auteurs ne perdent jamais de vue à quels spectateurs ils doivent plaire, pour ne pas être *dammés* ; car une pièce ne tombe pas à Londres, elle est *dammée*. De là viennent les caricatures outrées, les équivoques dégoûtantes, les extravagances qui déshonorent la scène anglaise, et qu'on ne supporterait pas même sur nos théâtres du boulevard. Nos mélodrames sont des chefs-d'œuvre, en comparaison des pièces modernes qu'on représente à Drury-Lane et à Covent-Garden.

Une comédie qui a réussi à Londres, réussit toujours en Amérique. Elle est devancée par sa réputation, et les Américains n'oseraient casser le jugement qui en a été porté en Europe, de peur d'être accusés de mauvais goût. Les directeurs profitent de cette disposition, et ne manquent jamais de placer en tête de leurs affiches le nombre de représentations que la pièce annoncée a eues dans sa nouveauté, en ajoutant qu'elle a été reçue avec des applaudissemens sans bornes, *with unbounded applause*. Ces précautions servent à grossir la recette. Quant aux pièces composées en Amérique, elles sont jugées avec plus de sévérité ; et pendant mon séjour dans ce pays-ci, je n'en ai vu qu'une seule dont le succès ait été complet ; c'était une tragédie de la façon d'un Irlandais, nommée *Lurke*. Il avait pris pour son sujet la bataille de *Bunker-Hill*. J'étais à la première représentation. Quelques sifflets incivils se firent entendre dans le cours des troisième et quatrième actes ; heureusement pour l'auteur, il avait placé au dénouement de sa pièce un combat terrible à la baïonnette, suivi d'une boucherie épouvantable et d'un convoi funèbre. Ce beau spectacle désarma la critique, et la salle retentit d'applaudissemens et de huzzas mille fois répétés. Sans ce combat et ces funérailles, la tragédie était *dammée*.

Parmi les gestes et mouvemens d'un acteur américain, il en est un qui ne manque jamais de produire un grand effet ; il consiste à se laisser tomber la face contre terre, de manière que la chute soit soudaine et imprévue. C'est lorsque le personnage reçoit une forte impression, qu'il témoigne ainsi son étonnement ou son extrême douleur. Si la chute est faite convenablement, il s'élève de toutes les parties de la salle un concert unanime de bravos ; mais si l'acteur, craignant de se blesser, hésite le moins du monde, il s'expose aux sifflets et à la risée publique. L'instant précis de la chute est connu des amateurs qui ne souffriraient pas qu'un comédien y substituât impunément une autre mode d'exprimer la surprise ou le désespoir.

Quelque tems après mon arrivée à Boston, j'eus la curiosité d'assister au début d'un jeune anglais, dans l'opéra d'Octavian, célèbre production de Coleman fils. Le nouvel acteur jouait le rôle d'Octavian, espèce de fou par amour, qui n'est autre que le Cardenio de Don Quichotte. Octavian, au moment où il reconnaît sa maîtresse, doit tomber de son haut ; soit timidité, soit mal adresse, le débutant se contenta de lever piteusement les yeux et les mains au ciel. Ce n'était pas là le compte du public. *The fall, the fall*, la chute, la chute, s'écria-t-on de toutes parts. Je demandai à l'un de mes voisins ce que signifiait ce brouhaha général. Il me répondit d'un air courroucé : — *Damn the fellow, he will not fall*. Au diable le faquin, il ne veut pas se laisser choir. L'indignation publique allait se prononcer d'une manière plus violente, lorsque Octavian, jaloux de se remettre dans les bonnes grâces des spectateurs, se jeta vivement par terre. Cet acte de complaisance fut récompensé par une volée générale d'applaudissemens, et mon voisin me dit très-sérieusement : *he has done it very handsomely*. Il s'en est joliment acquitté.

(1) Ce N° formera le second cahier du 3^e volume de la Bibliothèque américaine.

Prix de l'abonnement pour 12 n^{os} d'environ 128 pages in-8^o chaque, 30 fr., et franc de port, 35 fr.

A Paris, chez H. Caritat, membre de l'Académie des arts de New-York, rue des Petits-Augustins, faubourg Saint-Germain, n^o 24 ; et chez Barrois fils, quai Voltaire, n^o 5.

(2) Ce qui me porte à croire que les Anglais sont de mauvaise foi sur ce point, c'est que dans toutes leurs dissertations sur la tragédie anglaise et française, ils ne manquent jamais de s'emporter en injures contre leurs rivaux. Ce n'est pas ainsi que s'expriment le goût et la raison.

L'opéra anglais ressemble à notre opéra comique. Les pièces sont entremêlées de dialogues et de morceaux de chant. Ils ont quelques petits opéras : tels que *Rosina*, *the Padlock*, *the Children in the Wood*, etc., dont la musique est charmante. Rien de plus détestable que leurs ballets. Les danseurs font, à la vérité, d'énormes cabrioles ; mais ils n'ont ni grâce ni à-plomb, et s'embarrassent peu de la mesure.

Les Américains ont une passion décidée pour les drames, et s'accordent à trouver le théâtre français monotone et languissant. Le palais d'un buveur, émoussé par l'usage des liqueurs fortes, ne saurait savourer les vins délicats de Champagne et de Bourgogne.

Chaque scène d'une comédie anglaise s'annonce par un changement de décoration ; et comme les auteurs s'embarrassent fort peu de l'unité du lieu, il arrive souvent que, dans le cours d'un seul acte, on vous fait passer d'une forêt dans un salon, et d'un palais dans une chaumière. Vous voyagez avec la même facilité, de la ville à la campagne, et même d'une partie du Monde dans une autre. Un Français s'accoutume difficilement à ces mutations perpétuelles qui détruisent l'illusion, et font du théâtre une espèce de lanterne magique.

Il est certains petits détails, qui nous paraissent puérils et ridicules, auxquels les acteurs américains attachent beaucoup d'importance. Par exemple, dans la tragédie d'Hamlet, ce prince de Danemarck paraît toujours au second acte, avec un bas de soie noir roulé à moitié jambe sur un autre bas de soie blanc, afin que cette marque de négligence rappelle sans cesse sa prétendue folie à l'esprit du spectateur. Macbeth, après avoir assassiné Duncan, revient toujours sur la scène avec sa perruque de travers, pensant exprimer ainsi avec plus d'énergie l'horreur dont il doit être pénétré ; et le désordre de ses idées. Le costume est entièrement négligé. J'ai vu jouer plus d'une fois Brutus et Jules César en uniforme anglais, et la sensible Juliette écouter, au clair de la lune, les douceurs de Roméo, en chapeau de paille et en jupon court.

Voici quelques passages d'un prologue, qui fut prononcé à l'ouverture du théâtre de Boston. Il a réuni tous les suffrages, et vous pourrez juger, par cet échantillon, de la littérature américaine. Vous y trouverez des idées et une certaine préciosité d'expression qui en rendent la traduction difficile. Cette affectation est aujourd'hui le défaut dominant de l'école poétique anglaise.

Prologue spoken by M. Powel, at the dedication of the new theatre Boston. — 1794.

By Th. Paine, A. B.

Le premier rayon des sciences, crépuscule d'un beau jour de gloire et de génie, brillait pour la première fois sur Athènes, lorsque l'immortel inventeur du drame s'éleva pour instruire ses concitoyens en charmant leurs loisirs. Le spectacle n'offrait alors ni pompe ni splendeur ; les grâces ne présidaient point au costume de l'acteur ; l'art ne lui avait point encore appris à rougir. La vertu héroïque était fermée sur son trône ; car le vice était modeste et l'ambition indigente.

Bientôt la muse dramatique, enflammée d'une plus noble ardeur, voulut s'élever à la perfection de son art. Sa fable comique devint l'utile miroir de la vie humaine ; et la peinture des passions effrénées anima son canevas tragique. Le drame audacieux chercha ses personnages jusque dans l'Olympe, et les dieux descendirent sur la scène. Les théâtres se changèrent en temples pompeux ; l'œil fut séduit, le sein tressaillit à l'aspect de malheurs imaginaires ; la fiction se glissa dans le cœur et devint une leçon morale.

Ce fut alors que le drame s'empara du cœur humain, et brilla dans toute sa splendeur. Quel vers assez énergique exprimerait l'extase et les sensations excitées par le sublime Garrick ! Qui oserait peindre cette Siddons, dont un seul regard suffit pour nous arracher des larmes, et faire frémir un peuple de spectateurs ?

Américains, ce théâtre naissant, soutenu par vos soins généreux, deviendra l'ornement du siècle, la règle du goût et le tableau de vos mœurs. Tantôt les factions déréglées, les vices honteux, arrachés de leur repaire, y seront publiquement livrés au fouet du ridicule, et tomberont sous les flèches du génie, ainsi que le gibier timide tombe sous les coups du chasseur ; tantôt la peinture vraie d'une société civilisée sollicitera votre regard, et la scène, comme une glace polie, réfléchira fidèlement vos traits.

Vous, femmes aimables, dont les charmes brillent ici comme une constellation radieuse ; dont les cœurs avides d'émotions, palpitent à la vue du malheur, et s'épanouissent au spectacle de l'amour vertueux ; vous, êtres sensi-

bles que transportent les accens de Melpomène, qu'enflamment les accords pompeux de la lyre épique ! et vous qui, de vos trônes élevés (3), semblez gouverner la scène comme des Dieux, et qui répondez aux éclairs du génie par un tonnerre d'applaudissements ; si les efforts de l'artiste vous arrachent un sourire ou une larme ; si ils parviennent à vous plaire, alors la muse tragique s'élèvera au milieu de nous avec plus de force et de grandeur ; et la riante Thalie, égayant la scène, viendra ranimer des cœurs flétris par la vieillesse ou rongés de soucis, etc.

P O É S I E.

SCIPION ENTRE LA VOLUPTÉ ET LA VERTU.

Episode tiré du poème de la seconde guerre punique, par Silius Italicus, livre XV. ()*

Des succès d'Annibal Carthage enorgueillie

Jusqu'aux portes de Rome occupait l'Italie.

Les Romains abattus ne pouvaient rien oser,

Heureux de se défendre et de temporiser.

Un jeune homme est consul ; il pressent l'avantage

De transférer la guerre aux portes de Carthage.

Le trésor épuisé ne peut le secourir :

En Afrique, à ses frais, Scipion va courir.

Ce plan, jusqu'au succès, doit sembler téméraire,

Scipion le médite et ne peut s'en distraire ;

La nuit il y rêvait, lorsque du haut des cieux

Deux fantômes brillants descendent à ses yeux.

Leur taille est au-dessus de l'humaine stature ;

De ces deux déités la diverse nature

Mit dans leurs traits le sceau de leur rivalité :

L'une était la Vertu, l'autre la Volupté.

La Volupté s'annonce à l'odeur d'ambrosie,

Qu'exhalent sur son front les parfums de l'Asie.

Ses cheveux sont épars ; mais l'art avec dessein

Dispersa leurs anneaux ondoyans sur son sein :

Une flamme lascive animant ses prunelles,

De son regard douter jaillit par étincelles.

Sa robe est élatante ; elle a pour ornemens,

Sur la pourpre de Tyr, l'or et les diamans.

La Vertu se distingue à son regard austère ;

A son air, sans apprêt comme son caractère ;

A son visage mâle, à la fière pudeur

Qui d'un front ingénu relève la candeur.

Elle n'a qu'un manteau, mais plus blanc que la neige.

L'adroite Volupté, comptant sur son manège,

Dit au jeune homme : Eh quoi ! mon fils ! dans les combats,

Quelle aveugle fureur, que je ne conçois pas,

Te porte à consumer la fleur de ton bel âge,

Quand tu pourrais, sans peine, en faire un digne usage ?

Ne te souvient-il plus du malheur de Varro,

Et d'un lac plus affreux que celui d'Achéron ?

As-tu donc oublié Canus et Trasymène ?

Crois-tu qu'en tourmentant la fortune romaine,

Tu seras plus heureux que ceux qu'elle a trahis ?

Tu veux, pour le venger, sortir de ton pays,

Et bien loin, par-delà les sommets atlantiques,

Des palais de Didon renverser les portiques !

Ah ! je t'en avertis : contre tant de dangers

N'espère pas lutter sur ces bords étrangers ;

Aux hasards des combats n'expose point ta tête.

Si tu veux de Bellone affronter la tempête,

La cruelle Vertu va te précipiter

A travers mille morts qu'on ne peut éviter.

Elle aiguise le fer, elle allume la flamme.

Ainsi des Décus elle a coupé la trame ;

Ainsi par la perfide a pétri condamnés,

Et ton père, et ton oncle, ont été moissonnés.

Ainsi nous l'avons vue accabler Paul-Émile,

Quand trop épris, hélas de son renom stérile,

Il prétend pour son ombre, au-delà du trépas,

Un bruit et des honneurs, qu'une ombre ne sent pas.

Que sert, à qui n'est plus, un vain titre de gloire ?

Tu vivrais fortuné, si tu voulais m'en croire,

Jeune homme ! sous tes pas mon pouvoir plus humain

D'une carrière aimable aplani le chemin.

La trompette jamais, pour l'appeler aux armes,

D'un tranquille sommeil ne troublera les charmes ;

(3) Pour entendre ce passage, il faut se rappeler que les galeries ou dernières loges des théâtres anglais jouissent des mêmes privilèges que notre parterre, et décident de la fortune des pièces, et de la réputation des acteurs. Les poètes anglais donnent, en plaisantant, le titre de dieux aux habitués de ces galeries, qui, du haut de leur Olympe, excitent souvent des tempêtes qu'il est difficile de calmer.

(*) Cette fiction ingénieuse et célèbre dans l'antiquité, appliquée à Hercule par Prodicus et par Lucien, reproduite à l'opéra italien dans l'Achille de Métastase, présente des contrastes qui peuvent embellir des poèmes, des tableaux, des ballets, des drames, et présenter, sous toutes ces formes, une leçon utile.

Tu ne braveras point les glaces de l'hiver
Et les traits enflammés que dardé le Cancer,
Il ne te faudra point sur l'herbe ensanglantée
Prendre ta nourriture incertaine et hâtée ;
De la soif dévorante endurer le tourment,
Sous un casque d'airain meurtrir ce front charmant,
Et coucher au hasard, pour que Roméo te loue
Tantôt dans la poussière, et tantôt dans la boue.
Avec moi, Scipion, chacun de tes instans
Sera semé de fleurs sur la route du tems ;
Tes jours s'écouleront à l'abri de l'envie,
J'assure, j'embellis, je prolonge la vie.

Eh ! quelle déité, favorable aux mortels,
A leur propre bonheur consacre ses fûts !
Quels biens délicieux versent ses mains prodigieuses !
Et que vous dispensant d'inutiles fatigues,
Elle a tracé pour vous, dans le sein des plaisirs,
Un art facile et sûr d'enlancer vos loisirs !
Cette Divinité, peuz-tu la méconnaître ?

C'est moi-même, mon fils, qui, pour te faire naître,
Aux bords du Simois, formai jadis les nœuds
De Vénus et d'Anchise, auteurs de tes ayeux.
C'est par moi que des Dieux le monarque et le père
Est en cygne, en taureau, descendu sur la Terre.
Ecoute, et songes-y. Vos momens sont bien courts ;
De la vie on ne peut recommencer le cours ;
L'heure fuit ; le tems vole ; au torrent du Tartare
Il vous entraîne, hélas ! et dans ce gouffre avare,
Ce qu'on perd ici bas ne se retrouve plus ;
Les pleurs et les regrets sont alors superflus.
Eh ! quel est le mortel, à son heure dernière,
Qui, jetant sur sa vie un regard en arrière,
Ne gémit d'avoir laissé s'évanouir
Les momens de bonheur, dont il pouvait jouir ?

Ainsi la Volupté, d'une voix caressante,
Terminait sa harangue et flâteuse et pressante.

Ciel ! reprit la Vertu s'expliquant à son tour,
Par quel art mensonger, par quel affreux détour,
Peut-on, dans l'âge heureux qui prépare un grand homme,
Proposer cet oubli de la gloire et de Rome ?
Au guerrier généreux qui, pour être vainqueur,
Rassemble tous les dons de l'esprit et du cœur ?
Ces dons viennent des Dieux. Si l'homme en fait usage,
Il semble de ces Dieux représenter l'image ;
Il s'élève au-dessus de son être mortel,
Et la Terre par lui se rapproche du Ciel.

Le lâche qui dément sa céleste origine,
Dans l'Averne est plongé par une loi divine ;
Juste punition d'un cœur dégénéré !
Mais celui qui du Ciel garde le feu sacré,
Par un courage armé d'une volonté forte
De l'Olympe, à la fin, se fait ouvrir la porte.
Dois-je, te rappelant le fils d'Amphytrion,
Te le montrer couvert de la peau du lion ?
Te peindrai-je Bacchus, du Gange aux bords du Phasé,
Faisant traîner son char aux tigres du Caucase ?
Dois-je faire à tes yeux resplendir dans les airs
Les feux des deux Jumeaux aux matelots si chers ?
De votre Quirinus t'offrirai-je l'image,

Quand de Rome et du Monde il a conquis l'hommage ?
Eh ! ne vois-tu pas bien que par le roi des dieux,
Le visage de l'homme est tourné vers les cieux ?
Sa face est élevée et son regard sublime,
Les autres animaux se courbent vers l'abîme ;
Leurs regards sont baissés, leurs penchans sont impurs,
Non, l'homme n'est pas fait pour ces destins obscurs ;
L'équité le dirige et la raison l'inspire ;
Il est né pour l'éloge, et la gloire, et l'empire,
Et de tous les travaux pour l'honneur entrepris
Dans la juste louange il trouve un digne prix.
Je n'irai pas bien loin chercher un grand exemple ;
Regarde autour de toi ! Le Monde entier contemple
Rome, qu'à sa naissance Albe put surpasser,
Et que Fidènes même osa bien menacer ;
Rome, que ses enfans, élevés dans la guerre,
Doivent rendre à la fin l'arbitre de la Terre.

Vois en revanche aussi les cadavres gisans,
De tant de grands Etats autrefois florissans,
De leur chute, le luxe est la cause funeste :
Car la vengeance humaine et le courroux céleste
Sont des fleaux moins grands, moins destructeurs que toi,
Trompeuse Volupté, quand tu donnes la loi !
Tu traînes sur tes pas la débauche et l'ivresse,
Malheur à l'insensé dont tu deviens maîtresse !
Il vit dans l'infamie ; il meurt dans les remords ;
L'opprobre de son nom le poursuit chez les morts.
Sur mes pas, j'ai l'Estime, et l'Honneur, et la Gloire ;
Je ceins d'un laurier pur le front de la Victoire,
Et la palme à la main, dans son char solennel,
Le Triomphe m'enlève au séjour éternel.
Scipion, ma demeure est sur un roc sublime ;
Par un sentier étroit on arrive à la cime ;
Je ne déguise point l'âpreté des abords ;
On n'y saurait gravir qu'avec de grands efforts.

Je regarde en pitié la splendeur importune
Des biens que peut donner ou ravir la Fortune;
Mais du faite superbe où s'élèvent mes mains,
Tu peux voir à tes pieds le reste des humains.
A des plaisirs flateurs la Volupté s'appelle;
Moi, qui ne cherche pas à s'éblouir comme elle,
J'en conviens, je prescris des épreuves sans fin.
Oui; tu devras dompter et le froid et la faim,
Et coucher sur la dure, et braver l'insomnie.
De ton camp pour jamais la Mollesse est bannie.
C'est peu. Pour être juste, en tous tems, en tous lieux,
Tu n'entreprendras rien qu'en présence des Dieux,
Jaloux d'être approuvé par ces témoins suprêmes.
Soldat de la patrie, en ses périls extrêmes,
Pour elle toujours prêt à te sacrifier,
Pour elle tu prendras les armes le premier.
Sur les murs ennemis où ton devoir te mène,
Le premier tu voudras planter l'aigle romaine.
Tu ne seras vaincu ni par le fer affreux,
Ni par l'or corrompteur, encor plus dangereux.
De tant de grands travaux l'honorable salaire
Est le seul qui, sans doute, ait le droit de te plaire!
Le mépris des trésors est ta première loi;
Le faste asiatique est indigne de toi.
Mais je te donnerai de surmonter cet homme
Dont l'ascendant fatal a tant fatigué Rome,
Et des Carthaginois vainqueur modeste et fier,
Tu meuras leur dépouille aux pieds de Jupiter.

Ainsi dit la Vertu. Sa parole sacrée
Trouve au cœur du jeune homme une facile entrée
Les exemples fameux et les sages avis
Étaient par Scipion dignes d'être suivis.
Voyant qu'à la Vertu le guerrier s'abandonne,
La Volupté s'indigne; elle éclate, elle tonne,
Elle s'écrie: Ingrat! je ne puis t'arrêter.
Ils viendront après toi, je n'en saurais douter,
Ils viendront, mes beaux jours, où Rome plus docile
N'ouvrira qu'à moi seule une oreille facile
Établira mon culte au sein de ses remparts,
Et ne combattront plus que sous mes étendards.
Alors, je dois régner. — A ces mots, la Déesse
Se dérobe aux regards sous une nue épaisse.

Le jeune homme, rempli d'une divine ardeur,
Et de son cher pays méditant la grandeur,
A la seule Vertu jura d'être fidèle.
Puissent tous les guerriers le prendre pour modèle!

Par M. FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU.)

BEAUX-ARTS.

Galerie de Saint-Bruno, peinte par le Sueur et exposée au palais du Sénat, soigneusement gravée au trait, avec une description analytique et raisonnée de chaque tableau et une notice sur la vie de ce grand peintre; par M. L. R. F., un vol. in-8° avec 26 gravures, dont deux doubles.

Prix 9 fr., et 10 fr. franc de port; sur papier vélin et de Hollande 18 fr., et 19 fr. franc de port.

A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17, et à Strasbourg, même maison de commerce.

Les amateurs des arts verront avec intérêt ce volume consacré à la Galerie de Saint-Bruno, qui n'a pas encore été publiée dans son ensemble; il forme le 10^e du *Manuel du Muséum français*, et peut servir de complément aux autres collections relatives au Musée Napoléon.

Le prix des 10 vol. du *Manuel du Muséum Français*, contenant l'Œuvre de Poussin, Dominiquin, Rubens, Raphaël, le Brun, Van-Ostade, Gérard-Dow, Van-Dyk, Vernet, Titien, Paul Veronèse, le Sueur, est de 70 fr. 50 cent. pour Paris, et de 82 fr., franc de port; sur papier vélin et de Hollande, 141 fr. pour Paris, et 152 fr. 50 cent., franc de port.

GRAVURES.

L'Histoire de Ruth nous retrace les mœurs champêtres, la vie patriarcale, et les sentimens de la nature, avec une simplicité si naïve qu'on ne peut la lire sans attendrissement. Elle a fourni à M. de Florian le sujet d'un poème que tout le monde a lu. Quoique l'Histoire de Ruth prête plus à la poésie qu'à la peinture et au dessin, cependant M. Mirys en a su tirer deux scènes intéressantes qui ont été gravées par M^{me} Massard, née Athenas. Dans l'une, cette jeune Moabite glane dans le champ de Booz; dans l'autre, elle apporte à Noémi, sa belle-mère, le fruit de son travail.

Ces deux estampes, qui paraissent en ce moment, sont de forme ronde dans un carré de

7 pouces 10 lignes de hauteur, sur 7 pouces 9 lig. de largeur.

Elles sont, en noir, du prix de 4 fr. les deux, et en couleur, de 2 fr. *idem*.

A Paris, chez Remoissenet, marchand d'estampes, quai Voltaire, n° 19.

LIBRAIRIE.

Volland aîné, libraire, quai des Augustins, n° 17, prévient MM. les souscripteurs du Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable et les antiquités, par M. Sabbatier, qu'il vient d'acquiescer de MM. Delalain, les tom. 35 et 36, formant 1100 pages.

Prix, 10 fr., et 13 fr., franc de port.

Il lui reste encore quelques exemplaires des 36 vol. de ce recueil immense. — Prix 72 fr. au lieu de 180.

LIVRES DIVERS.

Discours de M. T. Cicéron: traduits et analysés par M. Henry, chef d'école secondaire. Tome I^{er} in-12. De l'imprimerie de Dondey-Dupré.

Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c., franc de port.

A Paris, chez M^{me} veuve Nyon, libraire, place de la Monnaie; et à Chaillot, chez l'Auteur, rue des Batailles. — 1808.

Vie du Prince Potemkin, feld-maréchal au service de Russie, sous le règne de Catherine II, rédigée d'après les meilleurs ouvrages allemands et Français qui ont paru sur la Russie à cette époque. Un vol. in-8°.

Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port.

A Paris, chez H. Nicolle, rue des Petits-Augustins, n° 15, à la librairie stéréotype.

On trouve à la même adresse la *Vie du comte de Munich*, général, feld-maréchal au service de Russie, par Gérard-Antoine de Halem, son compatriote, ouvrage traduit librement de l'allemand. Un vol. in-8°.

Prix, 4 fr., et par la poste 5 fr.

L'Eté du Nord, ou Voyage autour de la Baltique par le Danemarck, la Suède, la Russie et partie de l'Allemagne, dans l'année 1804; ouvrage orné de gravures, représentant les vues de Copenhague et du château de Cronembourg; par John Carr, écuyer, membre de la Société de Middle-Temple; traduit de l'anglais par T. P. Bertin. Deux vol. in-8°.

Prix 10 fr., et franc de port, 12 fr.

A Paris, chez Chaumerot, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n° 188.

Conduite pour la première communion, avec la vie d'un enfant après sa première communion, pour en conserver le fruit, par demandes et réponses; vol. in-18.

L'imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle, par le P. Lallemand, de la compagnie de Jésus; vol. in-32, jolie édition.

Ces deux ouvrages se trouvent à Paris, chez la veuve Fournier, libraire, rue Neuve-Notre-Dame en la Cité, n° 23.

Institutiones Philosophicæ, auctoritate DD. archiepiscopi Lugdunensis, primum editæ anno 1782, ad usum scholarum suæ diocesis: Physica; 2 vol. in-12. Lyon, 1807.

Prix, 6 fr., et 8 fr. par la poste.

A Lyon, chez les frères Périsses, libraire, grande rue Mercière; et à Paris, chez Brunot-Labbe, libraire, quai des Augustins, n° 33.

On trouve chez les mêmes, les trois premiers vol. de cet ouvrage, contenant: logique, morale et métaphysique.

Prix, 7 fr. 50 c., et 11 fr. franc de port.

Le Maître français, ou Nouvelle Grammaire, dans laquelle les difficultés et les principes de la langue française sont présentés avec méthode et clarté; par M. Collin, ancien professeur de belles-lettres et de philosophie, auteur du *Maître latin*, du *Maître de littérature*, du *Maître d'éloquence*, et d'autres ouvrages.

Un vol. in-12. — Prix, 1 fr. 25 cent., et franc de port 1 fr. 75 cent.

A Paris, chez l'Auteur, tenant Maison d'éducation, rue d'Argenteuil, n° 37.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ^e ...	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{4}$
— courant	56 $\frac{1}{2}$	57
Hambourg.....	180	179 $\frac{1}{2}$
Madrid effect....	15 80	15 65
— vales.....		
Cadix effect....	15 80	15 65
— vales.....		
Barcel. effect....		
Lisbonne.....	440 r	450 r
Livourne.....	504 c	501 c
Naples.....		
Milan.....	7 18 d. p. 6'	7 19'
Bâle.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort.....		
Auguste.....	250	249
Vienne.....	116	
St-Petersbourg.		
Lyon.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{4}$ p.
Marseille.....	pair.	1 p.
Bord eaux.....	pair.	1 p.
Montpellier.....	p.	
Gènes eff.....	4 74	4 71
Geneve.....		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. $\frac{1}{2}$ jous. du 22 mars 1808... 84 fr. 30 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808..... 81 fr. 40 c.
Act. de la B. de Fr..... 1261 fr. 25 c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique Aujourd'hui, relâche. — Vendredi, le Devin du Village, et les Amours d'Antoine et de Cléopâtre, opéra. — Incessamment. Concert, dans lequel on entendra M^{me} Grassini.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'Ecole des Peres, et le Bourru bienfaisant. M. St-Fal remplira le rôle de Courval dans la première pièce.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, l'Ordre et le Désordre, M. Musard, les Ricochets.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, Une Heure de Mariage, Adolphe et Clara, et Ambroise. M^{me} Saint-Aubin jouera dans les trois pièces. — Samedi la repr. au bⁿ. de M^{me} veuve Dozainville.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Auj. Raphaël, la Vallée de Barcelonnette, et la Marchande de Modes.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Auj. le Mariage du Mélo-drame et de la Gaîté, le Pied de Mouton, M. Quinquina, et M^{lle} Godiche.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunat. Dem. Grands exercices par M. Ravel et sa troupe. — Demain, la clôture.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Auj. grands exercices d'équitation, et les Français en Pologne.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Cabinet de Physique et de Fantasmagorie de M. le Breton, rue Bonaparte, à l'ancienne Abbaye Saint-Germain, vis-à-vis la poste aux chevaux. Ce Cabinet est ouvert tous les mercredi, vendredi et dimanche, à sept heures du soir, à huit les expériences de physique, à neuf la fantasmagorie. — On terminera par un orage, et la danse des sorciers. — Prix, 3 fr., et 1 fr. 50 cent.

Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle S.-Honoré. Spectacle tous les jours, sans exception, à huit heures. M. Olivier fera les Tours les plus curieuses; et répètera les mêmes divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la Cour.